

Ensauvagement du legs

11^e Symposium international d'art in situ de Val-David, Val David, Québec, 16 juillet au 10 octobre 2011

Guy Sioui Durand

Numéro 110, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sioui Durand, G. (2012). Compte rendu de [Ensauvagement du legs / 11^e Symposium international d'art in situ de Val-David, Val David, Québec, 16 juillet au 10 octobre 2011]. *Inter*, (110), 93–95.

Ensauvagement du legs

► GUY SIOUI DURAND

René Derouin, mentor des Jardins du précambrien et de leurs symposiums, et son équipe entourée de la coordonnatrice Chloé Charce et du commissaire associé Emmanuel Galland, en a situé l'intention et, par là, les attentes : « Le 11^e Symposium international d'art *in situ*, sous le thème du LEGS, sera l'événement le plus significatif de nos symposiums depuis 1995. La mémoire des lieux, des œuvres et des créateurs passés se superpose dans nos sentiers depuis plus de quinze ans. De ces passages successifs, qui se sont accumulés tels des palimpsestes, naît une réflexion sur la question de l'héritage et de la pérennité : qu'allons-nous léguer à nos enfants comme environnement et comme culture dans une société du jetable et de la consommation à outrance, où règnent l'éphémère et le virtuel, sans mémoire de l'histoire ? »³.

Ces gros rochers oubliés lors du passage des glaciers ayant façonné les paysages des Laurentides et les arbres du terrain boisé reconverti en jardin d'art possédaient-ils en eux des éléments de la réponse ? À coup sûr, lors de ce week-end de pleine lune au cœur de l'été⁴, des énergies et idées indomptées, festives, enfouies trop longtemps sous une mémoire tronquée, ont réveillé l'esprit du lieu. Il a laissé surgir, au sens réel comme au figuré, cette dimension, cette amnésiée et métissée qualité amérindienne d'ensauvagée !

Ces rapports ont pourtant, et de manière continue, défini les liens à la nature, au territoire et aux contacts de l'ancien empire des Pays d'en haut⁵ comme Américité⁶, c'est-à-dire d'une autre compréhension de ce qu'est l'Amérique depuis toujours, et non pas seulement depuis l'arrivée des Européens. Dans tous les cas, c'est leur usage imaginaire par les artistes qui en fut les révélations, du moins pour la centaine de personnes présentes au vernissage en après-midi dans la montée Gagnon. Puis, en soirée, à la salle communautaire de Val-David, la stimulante conférence et le récital de poésie innue sont venus enrichir de sens l'événement.

Titre « Les territoires rapaillés » en hommage au grand poète québécois Gaston Miron, le *Symposium international d'art in situ de Val-David* marquait, en 1995 – année de la seconde défaite du référendum sur la souveraineté du Québec –, sa liaison première entre territorialité et littérature. Seize ans plus tard, c'est sous l'esprit fécond d'un grand capteur de rêves en suspension que, comme jamais lors des éditions précédentes⁷, l'essence de l'appartenance identitaire a vibré, touchée par la présence de l'oralité poétique autochtone.

Cette piste a d'ailleurs été accentuée par le sociologue et historien Denys Delage en conférence. Son rappel d'un legs de plus de 10 000 ans de présence autochtone et de métissage aurait peut-être davantage forgé la réelle identité québécoise, au grand dam de la tentative d'amnésie, d'oubli, par les discours dominants de l'élite se réclamant de la France comme berceau

Les blocs erratiques arrondis et les grands arbres du boisé des Jardins du précambrien composent ce site d'art in situ depuis 1995. Avec le temps, ils sont devenus les gardiens et les passeurs du « legs », thème du symposium de 2011. Qui plus est, les créateurs en arts visuels, la poète et la chanssonnière¹ ainsi que les conférenciers² de la onzième édition ont, ensemble, rendu visible et audible ce que j'appellerais l'ensauvagement de ce territoire par l'art.



Pascale Girardin

de survivance. Enfin, la musicalité poétique en langue innue et le charisme de Joséphine Bacon sont venus confirmer lors de la soirée que ce legs est devenu passage, transmission d'une vision et d'un regard des œuvres différents, élargis, se renouvelant.

D'en raviver la réflexion, alors qu'il y a enserrement actuel du site par la « gentrification » touristique des évadés de la métropole, arrivait à point !

Entre arbres et pierre

Les blocs erratiques signalent la stabilité du temps qui s'égraine. Les cycles de vie des arbres, plus variables parce que davantage soumis aux aléas des saisons et des humains, induisent l'usure, l'érosion de la mémoire des lieux. Ils en exigent une écologie, des aide-mémoire, pourrait-on renchérir. Ainsi, tels les strates géologiques ou les rayons des troncs d'arbres qui racontent l'évolution de la Terre-Mère, la disparition (rappelée par des écriteaux) de bien des œuvres éphémères des éditions antérieures, mais aussi celle des anciens habitants du terrain, ou le vieillissement et la transformation inexorables des anciennes œuvres toujours là font partie du legs en cours à Val-David.

Le capteur de rêves géant

Invitée en résidence à titre de poète, Joséphine Bacon, avec sa joie de vivre et son oralité innue, aura rayonné sur le séjour de tous les artistes. À preuve, l'offre qu'on lui a faite de créer elle aussi une œuvre *in situ*. Avec l'aide de plusieurs artistes, la poète et documentariste a façonné un immense capteur de rêves. En suspension dans les arbres, il laissait descendre quatre formes de plumes dont les quatre couleurs assemblaient les éléments de la Terre-Mère : blanche pour le vent, jaune pour l'eau, noire pour le feu et rouge pour la terre. Sur celles-ci était transcrit un beau conte transmis par un aîné. Gravitant au-dessus d'une grande pierre plate, on pouvait non seulement la gravir pour le lire mais encore offrir du tabac à la Terre-Mère, rituel simple de respect de l'écosystème. Accueillant et inspirant.

De la stable et lente patience mnémonique de la pierre

Dans le même sentier en boucle, tout près du capteur, l'artiste mexicaine Betsabeé Romero a elle aussi profité des entrailles d'un ces gros cailloux sur place. L'artiste connaît bien les rituels, fêtes et surtout processions des descendants des



Joséphine Bacon, *Offrande. Grand capteur de rêve.*



Joséphine Bacon. Photo : Fondation Derouin.

anciens Toltèques, Aztèques et Mayas. Romero a donc imaginé faire cheminer un insolite cortège. Telle une file de fourmis ouvrières, une longue lignée de petits camions et véhicules traversait le bloc erratique. Sortant du sol d'un côté, ils s'y engouffraient à nouveau de l'autre. L'élégant et intrigant tracé vu de loin n'en devenait que plus fantastique à proximité. Les petites embarcations évoquaient les nombreuses formes d'extraction et d'exploitation de la Terre-Mère. Or, l'artiste a écrit sur chaque véhicule des réflexions de penseurs qui, à l'instar de Domingo Cisneros⁸, manifestaient inquiétudes, contestations et résistances pour la survie de l'écosystème. Magnifique de lucidité.

Filer sa lignée

Au tournant d'un des sentiers, Pascale Girardin aura eu besoin de plus de filage et de rondelles que prévu pour son projet. Pastichant l'appellation surréaliste du chef-d'œuvre de Magritte en *Ceci n'est pas un arbre*, la Montréalaise a enrobé un autre de ces énormes blocs erratiques de milliers de pastilles reliées par d'ondulés fils métalliques brillant sous le soleil éclatant. Cet enlacement quasiment flottant à la surface du rocher évoquait accouplement et croisement pour construire un arbre généalogique patrimonial. La mémoire stable de la pierre, à propos du temps qui fait passer les êtres et les choses, ne rejoignait-elle pas ici celle non moins continue des legs, lignages aux nombreuses ramifications de générations en générations ? Jolie métaphore visuelle.

Du boisé au territoire

Bien qu'ils soient délimités par un terrain boisé, les Jardins du précambrien en viennent à évoquer une plus vaste territorialité. L'évolution cyclique des forêts et, plus encore, les rapports à la nature tout entière en découlent. Il y va autant de l'intervention des travaux, des extractions, des exploitations et des constructions humaines déposées ici en œuvres (Jean-Denis Boudreau, Cal Lane, José Luis Torres), que de celle des *sportsmen* (BGL), des performeurs et artistes conceptuels (Terrance Houle, Jean-Jules Soucy). Elles ont toutes affaires aux arbres, grands porteurs de civilisation.

Entre les arbres

Délaissant la référence aux activités de la mer, de l'agriculture et des forêts de la côte du Nouveau-Brunswick, l'Acadien Jean-Denis Boudreau a installé entre les arbres ayant poussé en pente, dans une des dénivellations du val, des cordages les reliant, avec en suspension notamment une chaudière pour recueillir l'eau d'érable. Au sol, inclinée, une boîte à lunch d'ouvrier en fer blanc introduisait bellement ce sentiment de labeur : travailler-œuvrer en forêt.

Racines

C'est un plaisir de se promener dans les Jardins du précambrien pour y observer l'écologie des rigoles aux grillages de branches harmonieuses installées çà et là le long des sentiers. La sculptrice invitée Cal Lane, originaire de Victoria (Colombie-Britannique) et maintenant installée à



Terrance Houle



BGL

New York City, a fait choc. Elle est venue déposer une longue tubulure de métal stylisée telle une broderie, mais éventrée tel un vestige industriel. Tout l'opposé de *in situ*. Contraste.

Campement hybride

Un peu partout sur la planète, des altermondialistes, des marginaux et des déclassés s'ingénient à échafauder des bâtis faits de recyclage face aux préoccupations d'amélioration communautaire et de survie économique. On en trouve des échos chez de plus en plus d'artistes et d'architectes⁹. De fantasques bâtis du pauvre, agencés et aperçus dans le boisé, donnèrent à songer cet « autrement ». Utilisant de vieux châssis, construisant des escaliers sommaires et échafaudant des plateformes peu fonctionnelles parce qu'entourant ou intégrant des arbres de manière surréaliste, l'Argentin José Luis Torres y a établi un étonnant campement hybride. En cela, ses *architextures* marquaient une distance entre les décors de châteaux et les chalets de vacances. Stimulant.

Aire de golf défrichée

Arrivé sur le tard en *gang* avec tout son attirail artistique¹⁰, le trio BGL (Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière) a rapidement réagi telle une meute de « castors blancs » ! Ses



Betsabée Romero



membres ont établi une aire d'amusement dévastatrice pour l'environnement ambiant et, en particulier, les arbres. En effet, à l'endroit précis où un grand arbre déraciné, vermoulu et couché sur le flanc s'érodait naturellement, BGL y a bûché et aiguisé des dizaines de bouleaux en y parsemant une série d'éléments donnant dans la « similitude » (bandes de fanions aux triangles en plastique de vives couleurs délimitant l'emplacement, ajout de petites feuilles vertes artificielles aux branches, fausses flammes plastifiées sous la grille du feu, sac de bâtons de golf sur roues, tee et balle sur la souche, etc.). Mais surtout, surtout, il fallait observer attentivement la panoplie de bâtons de golf. Bien affûtés comme des haches et pourvus de plumes et de fourrures à la manière des flèches amérindiennes, ceux-ci se retrouvaient plantés çà et là dans l'excessif amas de

bouleaux coupés et taillés en crayons ou pieux. Étaient-ce ces mêmes *sportsmen* urbains venus se défouler en forêt, eux dont le quatre-roues vu dans une précédente exposition au musée avait été « fléché en sauvage » ? *In situ* provocant.

Bison ravisseur

Non loin de là, les sons du *tewegan* (tambour) me firent traverser le sous-bois. Une grappe de gens écoutaient *Nsapitahsin*, une chanson traditionnelle des Indiens des Plaines. Vêtu d'un pagne rouge et de mocassins, Terrance Houle exécutait des pas de danse autour d'un muret de bûches coupées. Originaire de Calgary (Alberta), le performeur « indien urbain » allait peindre avec une canette de peinture noire en aérosol les traits – *masking tape* aidant – d'un bison, animal fondateur de la culture commune des Métis, des Saulteux, des Saulteux-Cris et des Blackfeet des Plaines. Dans tous les cas, il y a eu ici une esquisse identitaire faisant pâlir davantage Patrick Straram, ce chantre de la contre-culture montréalaise des années soixante revenu de Californie déguisé en Indien et affublé du surnom de Bison ravi. Hilarant paradoxe.

Dé... lire

Au moment où l'urbanité suppute les glissements du livre papier vers le livre virtuel (comme le eBook), Jean-Jules Soucy a à l'inverse transformé un agora d'arbres en livres porteurs de jeux de lettres issus de l'art conceptuel de son mentor, le grand artiste Marcel Duchamp, pionnier de l'art moderne. À la fois exercice de participation collective et exercice de réhabilitation du son sur la vue, de l'oralité sur la lecture. Il fallait donc lire à haute voix l'enchaînement des lettres pour découvrir la maxime (*H-A* pour « achat », *R* pour « air, erre, aire », etc.). Quand on connaît l'importance des rythmes et des sons dans les cultures autochtones, à sa manière Jean-Jules Soucy replaçait dans la nature la littérature sous le signe d'un réel ensauvagement... Subtil comme toujours.



Jean-Jules Soucy

À tous égards, parcourir les strates de l'art *in situ* qui peuplent les sentiers des Jardins du précambrien devient (et redevient) une expérience mnémonique en soi non seulement pour réfléchir différemment sur les rapports nature-culture, mais encore interroger l'essentiel de nos identités. ◀

NOTES

- 1 Les artistes invités étaient Jean-Jules Soucy, Betsabée Romero, BGL, Pascale Girardin, Terrance Houle, Cal Lane, José Luis Torres et Jean-Denis Boudreau. La poète Joséphine Bacon et la chanssonnière musicienne Christina Garcia Islas se sont ajoutées à cette liste.
- 2 Yanick Villedieu a animé la table des conférenciers : Gérald Grandmont s'exprimait sur le legs du ministère de la Culture, Dinu Bumbaru sur le patrimoine architectural en perdition et surtout Denys Delage sur les 10 000 ans de présence amérindienne.
- 3 René Derouin, extrait du programme de la soirée-conférence, 16 juillet 2011, salle communautaire de Val-David.
- 4 Les 16 et 17 juillet 2011.
- 5 Cf. Gilles Havard, *Empire et métissage : Indiens et Français dans le Pays d'en haut, 1660-1715*, Septentrion et PU Paris-Sorbonne, 2003.
- 6 Cf. Georges E. Sioui Wendayette, « 1992, la découverte de l'Américité », dans Gerald McMaster et Lee-Ann Martin (dir.), *Indigena : perspectives autochtones contemporaines*, Musée canadien des civilisations, 1992, p. 59-70.
- 7 « Les territoires rapaillés » (1995), « Intégration aux lieux » (1996), « Sonorité des lieux » (1997), « Mythologie des lieux » (1999), « Pour une culture du territoire » (2001), « Espace et densité » (2002), « Les Jardins du précambrien » (2003), « Amérique baroque/Barroca América » (2005), « Le voyage » (2007), « Chemins et tracés » (2009), « Le legs » (2011).
- 8 Domingo Cisneros, « *De Mineralis* », *Inter, art actuel*, n° 104, hiver 2009-2010, p. 13.
- 9 J'ai pu observer de telles propositions lors de grandes expositions comme *British Art Now* (Londres, 2011), *Illuminations* (Biennale de Venise, 2011), de celles en région ou d'autres événements comme certains de Folie/Culture à Québec.
- 10 Du moins pour celui qui, comme moi, a côtoyé plusieurs de ses œuvres et manœuvres depuis 1999.

PHOTOS : Sauf indication contraire, Michel Dubreuil.